

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

V

LE RÉCIT.

(Suite.)

Une fois dans la rue, je me retrouvai dans la même situation où j'étais la veille de mon entrée à l'hôpital. J'étais seul, sans famille, sans domicile, sans ami, sans argent. Que devenir ? Je me laissai conduire par le hasard, suivant les rues sans les connaître, sans savoir où je m'arrêterais. À un certain moment, je fus obligé de me ranger pour ne point me faire écraser par une voiture. Je levai la tête, et je lus sur l'enseigne d'une boutique les mots : " Achat d'or et d'argent ".

Par une association d'idées toute naturelle, je me rappelai le souvenir que m'avait laissé ma mère et que j'avais sur moi. J'entrai dans la boutique. La chaîne de mon médaillon était très grande ; j'offris au marchand de lui en vendre la moitié. Nous fîmes marché ; il me donna deux cents réaux pour le tronçon et riva le reste au médaillon de manière à me permettre encore de le porter au cou.

Mes ressources n'étaient pas grandes, mais provisoirement elles pouvaient me suffire, à la condition de les employer avec économie. J'allai donc me loger dans le faubourg. J'y trouvai le moyen de vivre à meilleur compte et de me soustraire au bruit assourdissant de la ville.

J'avais d'ailleurs besoin d'air et de calme. L'avenir se présentait à moi indécis et obscur. Plus d'une fois je songeai à retourner à la Chênaie. Qu'y aurais-je fait ? Marie m'avait bannie de son cœur, mon père de son foyer. Elle comme lui serait insensible à mes prières et à mes larmes.

Je réfléchis longtemps, je me consultai pendant plusieurs jours. J'avais beau faire, je ne voyais qu'une route de salut. C'était celle qui, une première fois, m'avait conduit à ma perte. Route qui pouvait être sans issue, au bout de laquelle je pouvais ne rencontrer qu'un précipice, mais où j'entrevois aussi à l'horizon un vague espoir de bonheur. J'y entrai la tête haute, le front serein.

Le même soir, je pénétrai dans un tripot, et mes cinq douros, c'est-à-dire tout ce qui me restait, s'accrurent en quelques instants jusqu'à six mille réaux.

Une vie nouvelle s'ouvrait devant moi : celle de joueur de profession.

Diégo vida d'un trait son verre, et le remplit pour le vider encore.

—Le sort me favorisa, continua-t-il. Le tapis vert m'éblouissait et m'enivrait. L'or s'empilait devant moi. J'étais pris dans un tourbillon où ma raison s'égarait. Mais plus ma fortune augmentait, plus je me sentais inquiet et malheureux. Un jour, je me trouvai en possession de huit mille douros. Tout autre que moi eût profité de ce coup inespéré du sort pour renoncer au vice et revenir au bien. Mais j'étais entouré d'amis, ou plutôt de flatteurs, bas et vils, qui s'extasiaient à chacune de mes paroles. Je les écoutais sans les croire, mais je courais

avec eux d'orgie en orgie, en proie à l'ennui, au dégoût, et cherchant à étouffer les sentiments qui m'assiégeaient dans les plaisirs achetés pour une poignée d'or et qui ne laissent au cœur, une fois la passion assouvie, que répugnance et amertume. Je voulais chasser de ma mémoire les souvenirs brûlants du passé, et je ne me servais en réalité de mes prétendus amis que comme on fait d'un éventail de papier, que l'on prend les jours de canicule, pour le rejeter loin de soi quand l'air est doux et frais.

Diégo suspendit un moment sa narration, comme s'il eût voulu se recueillir.

—J'arrive, dit-il enfin, à l'heure où toute cette vie de mensongères satisfactions devait m'apparaître dans l'horreur de sa réalité. Un matin, je vis entrer dans mon appartement Koch, le sacristain de la Chênaie. Il m'apportait une lettre du curé. L'abbé Juan m'annonçait que je venais de tomber au sort et que ma présence au village était indispensable.

J'avais dans ma malle soixante-dix mille réaux, sans compter une trentaine de mille que me devaient quelques amis, créanciers sur parole. La nouvelle que l'on me donnait n'avait donc pour moi qu'un intérêt insignifiant. N'étais-je pas assez riche pour acheter un remplaçant ?

Je retins Roch à dîner. Pendant le repas, je lui fis plusieurs questions sur Marie, sans lui laisser soupçonner mon amour pour elle.

Chacune des réponses du sacristain fut comme un coup de poignard. Sa physionomie, son regard, son accent, ses paroles, son silence même me révélaient tour à tour que les espérances auxquelles s'attachait toute ma vie depuis quatre ans étaient évanouies.

Roch aimait Marie. Sous la veste de bure grossière du sacristain battait un cœur ardent. Mais Marie partageait-elle cet amour ? L'incertitude me tuait.

Impétueux, impressionnable, je ne pouvais supporter d'ignorer la vérité. Comment parvenir à savoir ce que je voulais ? Je n'avais qu'un seul moyen : la voir, lui parler. Mille idées absurdes et incohérentes bouillonnaient dans mon cerveau. Le regard de Roch me faisait mal. Je me levai, et lui tendant la main :

—Quand partez-vous ? lui dis-je.

—Demain, à quatre heures du matin. Marie m'a recommandé de ne pas tarder.

—C'est bien ; demain, à trois heures et demie, j'irai vous prendre à votre hôtellerie, nous partirons ensemble.

—Monsieur le curé sera bien heureux de vous revoir.

—A demain donc ; j'ai quelques affaires à régler avant mon départ.

—N'y manquez point.

—Comptez sur moi.

Je me jetai dans la rue et je courus à la maison de jeu. J'avais besoin de m'étourdir. Le regard fixé sur les mains du croupier, la bouche ouverte sous l'empire de l'anxiété, le cœur gonflé par la cupidité, les ongles enfoncés dans le tapis, je contemplais l'or qui brillait amoncelé à deux pas de moi, je buvais ses rutilantes effluves, je surveillais la carte qui allait se retourner. Moment suprême où le joueur n'appartient plus à la vie, où toute son âme n'est envahie que par une seule jouissance, infinie, indicible, où un caprice de la fortune l'élève jusqu'à l'idéal de la félicité s'il gagne, le précipite dans l'insondable abîme du désespoir s'il perd.

Diégo s'était levé. Sa voix avait un accent ironique et terrible.

Il y eut un moment de silence.

Puis, saisissant avec un mouvement fébrile la bouteille à demi vide :

—Buvons, dit-il avec exaltation. Le vin fait tout oublier.

Rafaël tendit son verre et but sans parler.

—J'étais ruiné, poursuivit Diégo. Il ne me restait plus un réal. Hors de moi, je voulus m'en prendre au croupier, je l'insultai, je lui jetai un chandelier à la tête. Les cris des assistants donnèrent l'éveil à la police qui rôdait aux alentours. Un alcade fit irruption dans la salle. On me prit, on m'entraîna, on me jeta en prison, et l'on me condamna à quatre cents réaux d'amende ou à un mois de détention. Je n'avais qu'à me résigner à la seconde de ces alternatives.

Je demandai au geôlier de l'encre et du papier et j'écrivis à Roch ce qui m'était arrivé et ce qui m'empêchait de l'accompagner.

Deux heures s'écoulèrent. On m'avait fait descendre dans le préau. Soudain j'entendis une voix brutale qui m'appela par mon nom. Je m'avançai.

—Diégo Nunez, répéta la voix avec impatience.

—C'est moi.

—Arrivez donc.

—Que me veut-on ?

—De deux choses l'une, ou vous mettre dehors, ou vous procurer le plaisir de voir les gens passer sous vos pieds.

—J'eus un frisson.

—Diégo Nunez ! cria une seconde voix.

—Me voici.

Le geôlier, qui tenait entrebâillée la porte de la rue et agitait un grand trousseau de clés, me prit par les épaules et me jeta dehors. Je tombai dans les bras d'un sergent accompagné de douze hommes qui m'ont conduit jusqu'ici et me mèneront demain à la Chênaie, puis je ne sais où, peut-être à la mort.

—Et que comptes-tu faire maintenant ? demanda Rafaël qui ne pouvait contenir son émotion.

—Rien, répondit Diégo avec indifférence.

—Rien ?

—Oui, rien, absolument rien. Je suis soldat et prisonnier, mon père est alcade, on fera de moi ce que l'on voudra.

—Mais...

—Je n'ai plus qu'un souhait, et je bénirais le ciel s'il était exaucé.

—Ce désir ?

—C'est de voir Marie et de lui parler.

Rafaël demeura un moment rêveur.

—Peut-être, dit-il, pourrions-nous réaliser ton projet et ton désir, si le sergent consentait à passer la nuit au moulin. Ne m'as-tu pas dit que déjà il t'avait parlé de te mettre en liberté sur parole ?

—Oui.

—Ne perdons point de temps en suppositions. Voici des livres et du tabac. Lis ou fume. Je cours voir le sergent.

Rafaël sortit, et Diégo, accoudé sur la table, s'abîma dans ses réflexions. Une demi-heure s'écoula. La porte se rouvrit : Rafaël entra, suivi du sergent.

—Le sergent Robrano, dit-il, accepte mon invitation ; il a envoyé un de ses hommes à la Chênaie, pour prévenir l'alcade de son arrivée demain.

—Merci, sergent, dit Diégo avec émotion ; je n'oublierai point la reconnaissance que je vous dois. Rien ne pouvait m'être plus agréable que de passer une nuit avec mon ami Rafaël, qui est pour moi un frère. Encore une fois, merci.

—Jeune homme, dit Robreno en serrant, comme dans un étai, la main qu'on lui tendait et en retroussant sa moustache, la discipline n'est pas ennemie de l'obligeance.

(A Continuer.)